

mettrons en marche nous irons jusqu'à Mexico sans nous arrêter.

Je suis proposé pour chef d'escadrons ; pour une foule de motifs qu'il serait trop long de vous expliquer, je n'ai pas la moindre confiance dans cette proposition.

Voilà le peu que j'ai à vous annoncer, et je termine parce que j'ai beaucoup à faire aujourd'hui. J'ai à m'occuper du départ d'un convoi pour Vera-Cruz, et de la mise en marche de notre colonne sur Perote.

Je vous embrasse.

H. L.

X

Perote, le 23 décembre 1862.

Comme je vous en avais prévenus dans ma dernière lettre, nous sommes partis de Jalapa le 16, pour grimper les derniers échelons de la Cordillère et arriver sur le plateau de Perote. Notre première étape s'est faite sans encombre. A moitié chemin de la dernière, dans une gorge formée par des montagnes de lave, nous nous sommes trouvés en présence de 7 à 800 Mexicains qui nous ont lâché une décharge et ont pris la fuite. On les a poursuivis, et on en a tué et pris quelques-uns.

Dans cette décharge qu'ils nous ont faite, nous avons été très heureux, car le général Bazaine, qui

maintenant a pris le commandement de notre colonne, pouvait être tué avec tout son état-major. Nous en avons été quittes pour cinq hommes blessés.

Malheureusement parmi ces blessés se trouve un capitaine d'état-major qui a reçu une balle dans la tête. Il se nomme Fourgues. Je ne le connaissais que depuis cinq ou six jours, et dans ce court intervalle, nous nous étions beaucoup liés par sympathie de caractère.

Aussi je ne puis vous dire combien j'ai été affecté de le voir blessé aussi grièvement, d'autant plus que les médecins le condamnent : la matière cérébrale est à nu et en suppuration. Cependant, quoi qu'ils en disent, le pauvre Fourgues vit encore après avoir été trimballé pendant trois jours dans une mauvaise charrette; et comme je sais, pour l'avoir vu souvent en Crimée, que tant qu'on n'est pas mort d'une blessure à la tête il y a toujours de l'espoir, j'espère, et j'espère d'autant plus, que nous sommes le 23, et que c'est le 17 que Fourgues a été blessé.

Après cette petite affaire qui nous a beaucoup impressionnés, le temps s'est mis à la pluie, et nous avons encore marché pendant trois heures à travers des chemins impossibles pour arriver à l'étape de Los Vegas où il a fallu camper au milieu de la boue; toute la nuit nous avons été transis de froid. Le lendemain nous nous sommes remis en marche, toujours par une pluie battante. Deux jours avant notre départ de Jalapa, j'avais attrapé un rhume je ne sais où; notre marche n'était pas faite pour me guérir; aussi, en quittant Los Vegas, j'étais aussi mal

loti que possible; je grelottais la fièvre, et il me tardait d'arriver à l'étape. Tout en marchant toujours dans des chemins où on enfonçait jusqu'au-dessus de la cheville, nous atteignons Cruz-Blanca, sur la crête des Cordillères; nous y faisons la grande halte. Nous déjeunions autour d'un feu que nous avons allumé, et au moment où nous prenions le café, on m'apporte, devinez quoi? Quinze lettres, c'est-à-dire tout mon courrier d'Orizaba, joint au dernier courrier de France, qui venait de nous être remis par les cavaliers irréguliers à notre solde. Toutes ces chères lettres qui me rappelaient la France et tous ceux que j'aime m'ont vite fait oublier rhume et fièvre; mais alors je me suis trouvé embarrassé de mes richesses. Comment lire quinze lettres par une pluie battante, et à cheval surtout, car en ce moment on venait de sonner à cheval? Et puis je suis aussi de l'avis de ceux qui pensent qu'il ne faut pas jouir à demi, et qu'il vaut mieux reculer l'heure de la jouissance pour l'augmenter encore en l'entourant des meilleures conditions possibles. D'après cela, j'ai fait deux parts de mes lettres: les plus chères que je voulais lire le soir à tête reposée, dans mon lit, sous ma tente; et, je ne dirai pas les indifférentes, car dans un pays comme celui-ci, un souvenir de France est toujours précieux, mais les lettres qui m'étaient moins chères, et que je décachetait tout de suite.

Au moment où j'ouvrais ce dernier lot, la fusillade s'engage entre notre avant-garde et des troupes ennemies que l'on ne voyait pas, à cause d'un brouillard qui ne nous laissait pas distinguer les

oreilles de notre cheval. Comme nous ne savions à qui ni de quel côté nous avions affaire, nous nous sommes formés en échelons, et nous nous sommes ainsi portés en avant, sur un immense plateau dont le côté droit touchait à des montagnes couvertes de bois. Au milieu de ce plateau, le brouillard a disparu pour un instant, et nous a permis de voir les ennemis, qui ont alors voulu prendre la fuite; mais malheureusement pour eux il était trop tard, car notre infanterie en a jeté bon nombre par terre, et notre cavalerie les a chassés jusque dans le bois où ils se sont dispersés. Ils ont eu à peu près une vingtaine d'hommes tués, et de notre côté, nous en avons eu cinq blessés légèrement.

Il était nuit lorsque nous nous sommes établis à notre bivouac de Cerro-Leone. C'est alors que j'ai achevé la lettre de M. S... Je suis vraiment touché et très reconnaissant de tous ses affectueux témoignages, et je lui écrirais pour l'en remercier si je ne craignais de l'obliger à me répondre. Marie se chargera d'être auprès de lui l'interprète de tous mes sentiments.

Puis est venu le tour de Pauline; sa lettre est comme elle, pleine de cœur. Sous un air enjoué, elle vous dit les choses les plus pénétrantes qui tout en faisant rire, font venir les larmes aux yeux. Ainsi le récit de son séjour à Metz auprès de vous m'a vivement ému, et m'a fait repasser ma vie tout entière, depuis mes souvenirs les plus lointains, jusqu'au jour où je vous ai dit adieu.

Après Pauline, j'ai attaqué vos quatre lettres, en commençant bien entendu par la plus ancienne,

celle du 15 septembre. J'étais tellement fatigué par la pluie, le froid et mon rhume, que j'ai été obligé de laisser les autres pour le lendemain.

Nous n'étions plus qu'à deux lieues et demie de Perote, et nous devons partir à six heures du matin, afin d'avoir toute la journée devant nous, si nous rencontrions encore l'ennemi. Mais il pleuvait tellement que le départ a été contremandé et remis à neuf heures.

C'est alors que j'ai lu toutes vos chères lettres qui me montrent que vous ne m'avez pas oublié un instant, et que la faute est tout entière à la poste; aussi je vous demande bien pardon des reproches que je vous ai faits; ils n'étaient qu'une forme de mon inquiétude.

Lorsque nous nous sommes remis en marche pour Perote, la pluie a cessé. A une lieue de la ville, une députation de notables est venue nous annoncer que les guérilleros étaient partis, et que la ville était à notre disposition.

Perote est un gros village de 4,000 âmes au pied du dernier contrefort du Coffre de Perote. Tout le terrain qui est à l'ouest et au nord de la ville, est un immense plateau cultivé en orge. A sept ou huit cents mètres au nord de Perote, est un fort magnifique: c'est un carré bastionné d'après le système Cormontaigne. Il a été bâti en 1772 par les Espagnols, au moyen de corvées imposées aux Indiens; il a coûté treize millions. C'était pour les Espagnols la grande étape entre Mexico et la Vera-Cruz. Ces vandales de Mexicains, au lieu de défendre ce fort, avec lequel ils auraient pu nous arrêter

longtemps, ou, ce qui est plus probable, nous forcer à changer de direction, car il n'eût pas été prudent pour nous de nous décider à un siège, ont travaillé plus d'un mois à le détruire. Ils ont brûlé les toits et les planchers de tous les bâtiments, ont fait sauter les voûtes des magasins établis sous les bastions et sous les courtines, ont essayé de renverser les escarpes, mais en vain.

Ces murs, qui ont quatre et cinq mètres d'épaisseur, construits en béton et en granit, ont résisté à toutes leurs mines; ils ne sont parvenus qu'à lézarder l'angle saillant du bastion d'attaque.

En détruisant ce fort qui est probablement le plus bel ouvrage de leur pays, ils ont cru nous jouer un très mauvais tour. Mais des toitures sont bientôt rétablies; elles le sont déjà, et l'installation du bataillon qui doit rester à Perote est prête, ainsi que tous les magasins destinés à nos approvisionnements, lorsque nous nous porterons en avant.

Perote est un village aussi triste que possible; il y fait un froid intense la nuit. Le jour, lorsque le temps n'est pas couvert, ce qui est assez rare, le soleil est bon, mais il règne toujours un vent du nord glacial, qui soulève des masses de sable.

Nous avons tous le nez et les lèvres en compote, et les mains couvertes de crevasses par suite de ce déplorable vent, et ce qu'il y a de peu consolant, c'est qu'il en est partout ainsi sur ce paradis perdu appelé le plateau de l'Anahuac.

Avant-hier, j'ai assisté à un *velario*, autrement dit une veillée de mort. J'en avais lu une description, et je voulais m'en faire l'idée *de visu*.

J'ai été déçu parce que la morte était pauvre. Voici ce qui s'est passé :

La morte était femme d'un sous-officier de l'armée de Marquez.

Lorsque nous sommes partis de Jalapa, elle venait d'accoucher ; les mauvais temps et le froid que nous avons endurés pendant la route l'ont rendue très malade, et le lendemain de son arrivée à Perote, elle mourait.

Un de nos médecins de l'ambulance qui l'avait soignée a été invité par les parents, qui sont de Perote, à assister au *velario*. Nous y avons été au nombre de sept ou huit. En entrant dans la cour, nous nous sommes trouvés devant un petit appentis adossé à la case. Dans cet appentis, la morte, la figure découverte, était étendue sur une table ; à chaque coin une chandelle brûlait, et à côté des pieds étaient placés les souliers qu'ils avaient portés. Le mari était à l'entrée ; il avait une contenance digne et l'air très affecté.

À notre venue une femme sort de la maison, et nous force à entrer sous l'appentis où on nous fait asseoir : après nous avoir laissés seuls pendant quelque temps, cette femme, que nous avons su depuis être la sœur de la morte, revient avec des cigarettes. Comme nous en avons assez de ce spectacle, nous refusons les cigarettes, et nous voulons partir ; alors elle se met à pleurer en disant que nous lui faisons injure. Pour la calmer, nous nous rasseyons et nous fumons. Un instant après, elle tire de dessous les épaules de la défunte une bouteille de cette eau-de-vie du pays propre à brûler le

gosier du plus vieux de tous les grognards, et en verse dans un verre qui circule à la ronde ; après quoi elle va chercher l'enfant qui a coûté la vie à la mère, et nous le présente à tous successivement.

Après cette cérémonie, voyant que nous allions partir, elle nous dit qu'il faut rester, que tout le monde va venir pour le *velario*, que l'on va chanter, boire de l'eau-de-vie et du chocolat. Comme il était déjà tard, et que personne ne venait, que nous avions très froid, nous sommes restés insensibles à cette invitation, et nous sommes partis laissant l'hôtesse dans les larmes causées par notre départ. Mais nous sommes bientôt rejoints par le docteur qui était resté en arrière pour la consoler, et qui nous apprend qu'elle ne pleure si fort que parce que nous sommes partis avant qu'on ait fait la quête, pour acheter la *caja*, c'est-à-dire la boîte, le cercueil. Nous avons alors demandé le prix de la caja : « Trois piastres », nous répondit-on ; nous en donnâmes quatre et les larmes cessèrent. Nous en avons été pour notre argent, puisque nous n'avons pas vu les détails les plus curieux ; mais malheureusement, nous ne sommes pas sortis du Mexique, et il se présentera de nouvelles occasions.

Vous savez que le général Bazaine nous a rejoints. Depuis que le pauvre Fourgues est blessé, on m'a enlevé au général de Bertier pour me mettre à la division. Cet état-major ne vit pas en très bonne intelligence par suite d'une foule de questions personnelles ; aussi je reste à l'écart.

Le général Bazaine m'a déjà chargé de deux reconnaissances depuis que je suis ici ; il a été content de

la manière dont je les ai conduites et des rapports et croquis que je lui ai faits. Ce matin, il m'a demandé de lui tracer un itinéraire par renseignements sur San Agustino del Palmar, où est le général Douay, détaché d'Orizaba, avec lequel nous devons nous donner la main. Je lui ai fait cet itinéraire, et en même temps celui de Perote à Nopaluca qui est sur la route de Puebla, et à douze lieues seulement de cette ville.

J'ai fait cet itinéraire qui ne m'avait pas été demandé, parce que Nopaluca, que vous devez trouver sur votre carte, est au milieu du pays du blé, que l'on pourrait y établir de grands magasins avec les ressources du pays, et que si nous sommes arrêtés devant Puebla, comme cela est probable, nous pourrions tirer notre subsistance très facilement de Nopaluca qui n'est qu'à douze lieues, tandis que nous pourrions avoir des difficultés sérieuses s'il fallait tirer des vivres de Perote qui est à trente lieues.

Le général qui, je crois, avait déjà eu cette idée, a été content de m'entendre la lui exprimer. Il est retenu par la considération qu'il n'a pas assez de monde, mais j'espère qu'il s'y décidera parce que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, si ce mouvement est combiné avec celui du général Douay qui porterait ses troupes à Acacingo.

Quoi qu'il en soit, il est probable que nous n'attaquerons pas Puebla avant la fin de janvier. Les uns disent que ce sera dur; les autres pensent au contraire que les Mexicains lâcheront pied au premier coup de canon. Je suis de l'avis de ces derniers.

Le général Bazaine est un homme auprès duquel il faut des recommandations; cependant il m'em-

ploie de préférence à tout autre. Demain il m'adjoint au colonel du 51^e qui part avec tout son régiment pour aller rejeter au delà de la montagne un millier de guérilleros qui empêchent les villages d'approvisionner Perote.

Ces guérilleros sont à Tésioutlan, ville de 8.000 âmes à dix lieues au nord de Perote. Nous resterons trois ou quatre jours dehors.

Aujourd'hui, d'après les ordres du général, j'ai pris des renseignements sur le terrain que nous allons explorer. Pour corroborer ces renseignements par plusieurs dires, je me suis adressé en dernier lieu à un épicier qui était sur le seuil de sa porte. Baragouinant tant bien que mal l'espagnol dans lequel je ne fais pas de progrès, n'ayant pas le temps de m'en occuper, et lui parlant le français d'une façon à peine intelligible, j'ai cependant fini par connaître ce que je voulais savoir.

Je lui ai alors demandé qui lui avait appris notre langue: il m'a répondu que c'était son beau-père qui était Français. Vous ne devineriez pas qui était ce Français. François Arago, le frère du fameux astronome, qui après avoir été capitaine dans l'armée française est venu au Mexique en 1835, où il est entré dans l'armée mexicaine et y est devenu colonel. Nommé gouverneur du fort de Perote, il s'est marié dans cette ville avec une Mexicaine dont il a eu quatre enfants. L'aînée est la femme de mon épicier. Madame Arago est morte depuis longtemps. Le colonel Arago est mort il y a deux ans à Tepeaca à la suite d'un grand diner où il avait mangé plus que de coutume, ce qui a occasionné une congestion

cérébrale qui l'a enlevé. Il était très lié avec le général Roblès que Saragoza a fait fusiller au moment où le général de Lorencez était devant Puebla.

Le général Roblès faisait une rente mensuelle de 50 piastres ou 250 francs aux enfants du colonel Arago; depuis sa mort, ces orphelins qui vivent avec leur sœur et leur beau-frère sont, paraît-il, assez gênés. J'ai dit à celui-ci que je connaissais son oncle, M. Emmanuel Arago avec qui j'ai dîné à Paris, chez Madame Cornu. Il a été très content de cette rencontre, et m'a beaucoup engagé à aller le voir. J'irai à mon retour, car aujourd'hui il faut que je fasse mes préparatifs de départ pour demain, et que je vous écrive cette lettre que je désire bien vous voir parvenir, parce qu'elle vous intéressera, je crois, et surtout vous rassurera si vous apprenez qu'un capitaine d'état-major a été blessé dans la division Bazaine. Je confie cette lettre à notre fournisseur de viande qui va jusqu'à Jalapa. Pourvu qu'il ne soit pas pris en route et qu'il trouve pour Vera-Cruz une occasion qui y arrive avant le départ du courrier anglais, c'est ce que je souhaite ardemment.

H. L.

XI

Perote, le 5 janvier 1863.

Nous sommes toujours à Perote sans savoir au juste quand nous en partirons pour nous porter en avant. Nous évacuons la ligne de Jalapa, de sorte

que de ce côté nous n'avons plus de relation avec la Vera-Cruz. Non seulement nous n'avons plus l'espoir de recevoir par cette voie des courriers de France, mais même d'y envoyer des lettres. Cependant je prépare celle-ci à l'avance, à tout hasard, afin de profiter d'une occasion si elle se présente. C'est très hypothétique, et il est plus que probable que nos courriers ne seront rétablis que quand nous allons nous étendre sur notre gauche pour donner la main au général en chef. Tout me porte donc à croire que cette lettre ne pourra partir par le courrier du 17.

À Perote notre vie est toujours bien monotone, et il nous tarde d'en partir. En ce moment surtout les avis sont très partagés sur Puebla. Les uns disent que les Mexicains s'y défendront; les autres au contraire affirment qu'ils commencent à désarmer la ville. Nous verrons bien.

Le pauvre Fourgues, dont je vous parlais dans ma dernière lettre que vous n'avez peut-être pas reçue, est mort le 30 sans avoir pu recouvrer la parole.

On a fait avant-hier la vente de ses effets; j'aurais eu besoin de beaucoup de choses qui ont été vendues à très bas prix, mais je n'ai pas voulu les acheter; elles m'auraient rappelé sans cesse la mort de ce pauvre garçon que j'aimais beaucoup, bien que je le connusse depuis si peu de temps.

Dans la crainte que sa tombe ne soit profanée après notre départ, on ne l'a pas enterré au cimetière: on a déposé son corps dans le fossé du fort qui fait face au soleil levant et à la France. On lui a fait un petit mausolée dont j'ai été voir les commencements

hier, en allant au fort pour assister au jugement d'un espion que nous avons pris.

Cet espion, nommé Floriano, est Suisse; il s'est déjà battu contre nous à Rome, et ici il commande une petite bande de guérilleros.

Le consul américain allant de Mexico à Vera-Cruz, voyageait avec une escorte mexicaine; arrivé à Tepeyahualco, à sept lieues d'ici, il a écrit une lettre au général Bazaine pour lui demander une escorte qui le conduirait, du point le plus avancé occupé par nos troupes, à Perote. Le général Bazaine lui a désigné ce point qui est une ferme à dix kilomètres d'ici, et où nous avons deux compagnies. Mais Floriano au lieu de conduire le consul à ce point, l'a amené à Perote. Là, ce Floriano a été reconnu par des gens de la ville qu'il avait volés et pillés avant notre venue : il a été arrêté, et hier il a passé devant le conseil de guerre qui l'a condamné à mort à l'unanimité. Cet homme, qui a une figure plus qu'énergique, à l'expression féroce, est à ce qu'il paraît un bandit des plus redoutés et couvert de crimes. Sa mort est un grand débarras pour la contrée.

Il nous faudrait faire beaucoup d'exemples de ce genre pour effrayer les voleurs de grande route dont l'audace ne fait qu'augmenter. Nos deux derniers convois venant de Vera-Cruz à Jalapa ont été attaqués en deux endroits; à Rio del Plan et au Cerro Gordo. Les guérilleros nous ont tué une dizaine d'hommes, et en ont blessé autant. Mais on les a poursuivis et on en a tué une cinquantaine.

Nous n'attendons que l'arrivée de ces convois, qui

viendront probablement vers le 10, pour nous réunir au général en chef. Il est probable cependant que tous les moyens de transport ne seront pas prêts avant la fin de ce mois, et qu'alors seulement nous marcherons sur Puebla dont nous ne serons du reste éloignés que de quinze lieues. En supposant que Puebla se défende, je crois que nous en aurons fini dans sept ou huit jours. De là à Mexico nous ne rencontrerons pas grande résistance, et il est à présumer que nous serons dans cette capitale vers la première quinzaine de mars. C'est ce que nous pensons et ce que pensent aussi les Mexicains, entre autres la femme d'un général mexicain qui, venant des Etats-Unis, est arrivée ici depuis quelques jours. Elle est descendue à notre hôtel et nous avons fait sa connaissance. Nous l'avons invitée hier à dîner; elle nous a dit que son mari, qui est d'origine française, était consul aux Etats-Unis, mais que lors de la nomination de Comonfort aux fonctions de général en chef, ce dernier l'avait fait venir pour lui confier le commandement du génie de Mexico. Elle n'a pas voulu se compromettre, mais je crois qu'à la prise de Puebla, Comonfort renversera Juarez et traitera avec nous.

Cette femme qui est charmante est partie ce matin avec une escorte. Nous lui avons fait nos adieux, et elle nous a promis de nous revoir à Mexico et de nous y présenter dans le monde où, dit-elle, nous serons parfaitement reçus.

Cet après-midi, le général Bazaine m'a fait appeler pour me demander les renseignements qu'il m'avait chargé de recueillir sur la route de San Andrés où

sont les forces avancées du général Forey. Le général Bazaine se décide à faire partir après-demain matin, pour cette ville, une colonne légère portant nos lettres.

Comme je suis attaché à cette petite colonne, je ne ferme pas ma lettre afin de vous dire un dernier mot à San Andrés, et vous donner quelques détails sur notre marche qui doit durer trois ou quatre jours.

9 janvier 1863. — Nous sommes arrivés à San Andrés sans incidents. Nous sommes très fatigués ; quoi qu'il en soit je me porte bien, et n'ai plus que le temps de vous embrasser parce qu'on fait partir immédiatement le courrier pour Orizaba, et de là pour Vera-Cruz.

H. L.

XII

Quecholac, le 21 janvier 1863.

Je commence tout de suite, dans la crainte de l'oublier, par vous dire que je me porte on ne peut mieux. Vous savez que j'étais enrhumé à Perote ; je ne sais si c'est parce que mon rhume était à sa fin ou parce que j'ai quitté ce plateau à vent perpétuel et froid, toujours est-il qu'après notre première marche ce rhume avait complètement disparu.

En outre, à Perote, vu l'élévation du plateau, l'air se trouve très raréfié, et il y avait des moments où

nous respirions avec difficulté, la quantité d'air absorbée étant insuffisante.

Ici nous n'éprouvons pas du tout le même effet, et nous respirons comme si nous étions chez nous.

Par ma dernière lettre, je vous apprenais que nous quittions Perote pour nous diriger vers le sud, et donner la main aux troupes que le général en chef avait poussées en avant. Au bout de trois jours d'une marche assez pénible, nous sommes arrivés à Jalapasco, ferme dans laquelle le général de Bertier avait établi son quartier général.

Comme notre colonne ne se composait que de deux bataillons, que le général Bazaine allait arriver par derrière avec tout son état-major, je n'étais plus guère utile. D'un autre côté, mon état-major, celui de la deuxième division, étant à trois jours de marche de Jalapasco, et le bruit courant que les troupes avec lesquelles il se trouvait allaient se porter en avant, j'ai demandé au général de Bertier à rejoindre mon poste pour profiter des éventualités qui pourraient se présenter, et donner ma mesure.

Je me suis donc mis en marche avec tous mes bibelots, et escorté par douze chasseurs. Je n'ai pas eu la chance de rencontrer le plus petit guérillero, et je suis arrivé après trois jours de marche à Quecholac sans le moindre incident.

J'ai été fort bien accueilli par le général Douay qui commande la division en remplacement du général de Lorencez, et par tout son état-major qui est composé de la façon la plus charmante qu'on puisse imaginer.

Il me fallait cela pour ne pas me laisser sous le coup des regrets que j'éprouvais de quitter ma petite

colonne dans laquelle j'étais si bien, et où j'em'étais fait de véritables amis. Heureusement ils font partie de ma division, et nous nous retrouverons devant Puebla.

Quecholac, où je suis maintenant, est un gros village qui est loin d'être d'une gaieté folle : c'est triste au possible, et en outre on ne peut guère aller se promener, car les guérilleros sont dans la plaine. Notre seule distraction est de boire et de manger, aussi nous nous en acquittons en conscience. Je n'ai jamais vu une popote aussi luxueuse que la nôtre ; nous faisons continuellement des festins de Balthazar, et nous avons du vin. Seulement, à la fin du mois, je crois que le quart d'heure de Rabelais doit être dur.

A l'heure présente, vous ne vous doutez pas, en France, que nous sommes aussi peu avancés.

L'Empereur doit bien regretter notre lenteur, surtout à cause de l'ouverture des Chambres qu'il a reculée jusqu'au 15 février, sans doute dans l'espoir de la nouvelle de la prise de Puebla au moins.

On dit que nous sommes encore ici pour un mois, qu'à cette époque seulement nous aurons tous nos moyens de transport. Il est à présumer que Puebla ne tiendra pas plus de quinze jours, mais après la prise nous perdrons probablement un grand mois à organiser une nouvelle base d'opérations avant de marcher sur Mexico. Il peut bien se faire qu'alors nos courriers soient interrompus pour un temps plus ou moins long ; si donc vous ne receviez pas de mes nouvelles, ne vous en inquiétez pas.

Souvenirs à tous nos amis.

Je vous embrasse tous trois comme je vous aime.

H. L.

XIII

Quecholac, 4 février 1863.

Nous vivons assez facilement ici ; volailles et légumes ne nous font pas défaut ; mais depuis que nous sommes sur les hauts plateaux la poussière nous cause de véritables souffrances. Cette poussière continuellement soulevée par le vent est accablante ; elle pénètre à travers nos vêtements, nos chaussures, et malgré tous les soins de propreté que nous prenons, nous nous faisons hoûte à nous-mêmes.

Nous avons en outre la peau cassante et d'une sécheresse inouïe ; cela tient à l'altitude élevée où nous nous trouvons placés. L'air étant très raréfié, puisque la pression atmosphérique n'est plus que de 0,51, il en résulte que la transpiration se fait pour ainsi dire des pores à ciel ouvert, sans être accompagnée de l'humidité qui est pour les tissus cutanés ce qu'est la rosée pour les plantes.

En outre, lorsque souffle le vent du sud, l'air est encore moins dense, et nos poumons habitués à beaucoup d'oxygène n'ont plus une nourriture suffisante. Aussi sommes-nous hors d'haleine pour rien, en marchant seulement au pas sur le sable, et il n'y a pas moyen de marcher sur autre chose.

Nous sommes toujours à Quecholac, harassés de notre inaction. Le général en chef est d'une prudence qui à mes yeux devient de l'imprudence ; il fait à

cette triste armée mexicaine l'honneur de la traiter comme une armée russe, ou une armée autrichienne. Aussi lorsqu'il y a le plus petit combat dans les environs, où nous avons seulement un homme blessé, fait-il des ordres pompeux et prolixes, bien que les Mexicains prennent toujours la fuite quand ils nous aperçoivent.

Il est à regretter que le général en chef ne se soit jamais trouvé à un de ces combats; il aurait pu ainsi juger la valeur de l'ennemi à qui il a affaire, et aurait probablement beaucoup rabattu de son luxe de précautions.

D'après les mouvements de troupes qui ont lieu en ce moment, il paraîtrait que le général en chef est décidé à nous faire avancer jusqu'à Huamantla, et de là à Tlascala, ville importante dans laquelle il y a douze ou quinze moulins et par conséquent de la farine.

Mais, comme toujours depuis le commencement de cette campagne, nous faisons les mouvements trop tard, parce que nous avons donné à l'ennemi le temps d'épuiser, d'enlever ou de détruire toutes les ressources.

Tout le monde dans l'armée est convaincu, et tous les combats que nous avons eus l'ont bien prouvé, que trois bataillons, deux escadrons de cavalerie, et une batterie d'artillerie peuvent parcourir tout le Mexique sans que l'armée mexicaine tout entière ose les attaquer. D'après ce principe, il était naturel d'occuper le plus de terrain possible pour en acquérir les ressources, et on pouvait le faire avec d'autant plus de sûreté que l'on sait que les

généraux mexicains tiennent leurs troupes enfermées à Puebla, dans la crainte qu'elles ne désertent ou se débandent.

Il paraît qu'on a dit et redit tout cela au général en chef, sur tous les tons, mais il n'a rien voulu entendre, et se borne à répondre que lorsqu'il se mettra en route, il ne s'arrêtera plus. Cela est probable. Mais que de temps perdu!

D'après nos appréciations, et le peu que nous savons du grand quartier général, nous ne nous mettrons pas en marche pour Puebla avant les premiers jours de mars. Les renseignements que nous avons recueillis soit par des déserteurs, soit par des habitants, concordent tous à dire que cette ville est de tous côtés entourée d'ouvrages de fortification.

Je crains fort qu'avec l'esprit qui jusqu'à présent a présidé à la conduite de cette guerre, nous ne nous amusions à vouloir faire un siège régulier qui nous assurera, il est vrai, la possession pied à pied de Puebla, mais qui nous coûtera beaucoup de temps, et surtout nous forcera à manger nos vivres de réserve, et à dépenser beaucoup de munitions. Il nous faudrait alors passer un mois au moins à Puebla pour nous ravitailler, et en faire une nouvelle base d'opérations; nous arriverions ainsi à la saison des pluies qui pourraient arrêter net notre marche sur Mexico.

C'est précisément sur cette saison des pluies que je compte pour presser le général en chef, et le forcer à quitter Orizaba, où il reste beaucoup trop longtemps. Depuis un mois il devrait être sur le plateau pour voir et juger par lui-même.

Pour le moment notre plus grand désir est de nous porter en avant, de prendre Puebla, d'arriver à Mexico, et de retourner en France le plus vite possible.

Malheureusement nous n'apercevons ce moment si désiré que dans un horizon couvert de brouillards qui ne nous permettent pas de juger des distances, non pour ce qui est de faits de guerre, mais pour ce qui a trait à la politique.

Une fois que nous serons à Mexico, quel traité allons-nous faire, et avec qui? Voilà la question.

Nous sommes tellement écrasés de besogne insupportable que je n'ai le temps d'écrire à personne. Excusez-moi auprès de nos amis. Je vous embrasse.

H. L.

XIV

Acacingo, 20 février 1863.

Je n'ai que quelques minutes à vous donner pour vous rassurer sur ma santé et pour que ce courrier, qui va partir, vous apporte comme tous les autres une lettre de moi.

Nous avons quitté Quecholac il y a trois jours, pour venir à Acacingo, qui en est à quatorze kilomètres. — Les troupes mexicaines qui l'occupaient se sont retirées à notre approche. Hier nous avons été faire une reconnaissance sur Tepeaca, qui est un peu sur la gauche de la route de Puebla.

L'ennemi nous attendait là. Il y a eu un petit combat qui s'est terminé comme d'habitude par la retraite très précipitée des Mexicains. Malheureusement nous avons perdu 3 sous-officiers et 2 chasseurs d'Afrique qui ont été tués; 3 chevaux de ces tués ont été pris par l'ennemi.

Aujourd'hui j'ai été faire une reconnaissance dans une hacienda avec un peloton de cavalerie pour y chercher du blé et de l'orge, et à mon retour on m'apprend que le courrier part à cinq heures. Je suis chargé de l'accompagner jusqu'à Quecholac où je suis très content d'aller pour y revoir d'anciens amis de ma première colonne.

Il est sûr que le général en chef va monter sur le plateau dans cinq ou six jours, et presque certain que le 15 du mois de mars nous serons à Puebla.

Je n'ai pas reçu vos lettres parce qu'elles sont allées à mon ancienne colonne : je sais seulement que j'en ai un grand nombre.

Je vous embrasse.

H. L.

XV

Acacingo, 28 février 1863.

Je vous remercie de votre exactitude à m'écrire. Vous ne pouvez vous imaginer quel bonheur c'est pour nous de recevoir des lettres. Le dernier courrier a été très généreux, il m'en a apporté douze.

Marie a pris toutes les précautions possibles pour

que je reçoive de vos nouvelles dans le cas où mes lettres continueraient à vagabonder dans le Mexique, et elle a été bien inspirée en mettant un mot dans la lettre de Madame Cornu. Mais vous êtes rassurés depuis longtemps, et vous savez aujourd'hui que mes courriers m'arrivent régulièrement.

Nous allons sortir de la voie passive pour entrer dans celle de l'action.

Le général en chef est enfin arrivé hier à Quecholac où on a réuni un million de rations, ce qui nous fait cinquante jours de vivres assurés pour toute l'armée.

Aujourd'hui le général en chef préside un conseil de guerre dans lequel on va arrêter les dernières dispositions.

Il est décidé que l'on investira Puebla de façon à faire la garnison prisonnière, ou au moins à la désorganiser de telle sorte qu'elle ne puisse se reformer sous Mexico.

Dans deux ou trois jours, nous allons marcher sur Amozoc qui ne sera que faiblement défendu. Là il nous faut un temps matériel encore assez long pour l'installation de nos magasins, de notre parc d'artillerie et d'un hôpital, car Amozoc sera notre dernier point d'appui pour le siège. Il me semble que ce retard aurait pu être évité, si le général en chef avait voulu nous laisser occuper Amozoc comme le lui demande depuis longtemps le général Douay.

Les renseignements que nous avons sur Puebla s'accordent tous : la ville est entourée de fortifications, et il s'y trouve trois cents canons. Cet appareil de défense ne nous effraie pas beaucoup, et

nous sommes persuadés qu'une fois maîtres d'un ouvrage quelconque de l'enceinte, la ville tombera.

Si l'on brusque l'attaque, ce sera l'affaire de cinq ou six jours ; mais pour cela il ne faut pas suivre les conseils du génie qui demande une attaque en règle, avec des parallèles.

J'espère que le général en chef ne tombera pas dans le panneau ; nous le croyons d'autant plus qu'on dit qu'il voudrait entrer dans Puebla le 16 mars, anniversaire de la naissance du Prince Impérial ; il est déjà bien tard pour cela, et je ne le crois pas possible. Mais il y a une autre raison qui doit engager le général en chef à se presser. C'est l'arrivée de la saison des pluies qui commence habituellement dans les premiers jours de mai, et qui cette année sera probablement avancée : les orages inusités que nous avons en ce moment nous le prouvent.

En faisant un siège régulier qui nous demanderait beaucoup de temps, nous mangerions nos vivres, et nous serions exposés à user beaucoup de munitions, et nous en avons peu. Nos pièces ne sont approvisionnées qu'à trois cents coups. Il nous faudrait alors faire à Puebla une nouvelle base d'opérations, ce qui nous demanderait au moins un mois, et nous gagnerions ainsi le mois de mai. Alors notre marche sur Mexico deviendrait excessivement difficile et peut-être impossible.

Le spectacle que présente le Mexique sur tous les points que nous avons parcourus est toujours de la même tristesse ; partout des ruines, des voleurs, un peuple lâche et sans vigueur qui se laisse dominer par une poignée de coquins. Il suffit de cinq ou six

guérilleros pour venir rançonner, piller, incendier, et faire trembler une ville de douze à quinze cents âmes. Aussi il en résulte que partout où nous passons, les habitants se tiennent à l'écart dans la crainte de donner prétexte de pillage aux guérilleros après notre départ.

Ces précautions du reste sont inutiles, car messieurs les guérilleros ne sont pas gens à s'arrêter pour si peu.

En beaucoup d'endroits nous avons essayé de former des gardes nationales; à peine étions-nous partis, qu'au lieu de se servir des armes que nous lui avons données, cette garde nationale les livrait à douze ou quinze bandits sous la terreur desquels elle a l'habitude de trembler.

Depuis si longtemps que nous sommes au Mexique, nous ne sommes maîtres que du point que nous occupons. Avons-nous quitté un lieu quelconque, les guérilleros y entrent une heure après notre départ, et il en sera ainsi jusqu'à Mexico.

Là que ferons-nous? Irons-nous nous lancer dans les gouvernements de Guanajuato, de Guadalajara, où Juarez se retirera, dit-on?

D'un autre côté, si nous voulons établir un gouvernement sortant du vote universel, quelle influence pourrons-nous exercer puisque les populations seront toutes sous la crainte des guérilleros?

On dit que nous sommes attendus avec une grande impatience à Mexico, et par les étrangers et par la classe riche qui sont surchargés d'impôts arbitraires. Il paraît qu'on vient de les imposer de 20 % sur le capital.

Les retards qu'éprouve notre marche sont d'autant

plus regrettables que les bonnes dispositions que cette partie de la population pouvait avoir pour nous s'émeussent, et s'usent en voyant que nous sommes impuissants à la secourir en temps opportun.

Peut-être n'arriverons-nous à Mexico que pour assister à sa ruine, et alors nous ne devons pas compter sur un grand enthousiasme.

Evidemment nous avons rencontré de grandes difficultés, mais on aurait pu aller plus vite que nous ne l'avons fait. Le général en chef a été d'une prudence outrée, et il n'a rien voulu donner au hasard. C'est un tort de sa part d'avoir pris tant de précautions, bonnes devant une armée européenne, mais d'une grande superfluité devant des Mexicains en rase campagne.

De plus, au lieu de s'éterniser à Orizaba, il devrait être depuis plus d'un mois sur le plateau. Là il aurait été à même de juger par ses propres yeux, et de stimuler le zèle de tous les services; il lui aurait été bien plus facile de tirer à lui étant sur le plateau, que de pousser étant à Orizaba.

Ces retards qui n'ont pas de gravité au point de vue de la guerre, car au contraire ils assurent notre succès d'une manière encore plus certaine, en acquièrent une grande au point de vue politique, en ce sens qu'ils ont refroidi le faible parti qui pouvait être pour nous. Aussi je me figure que les difficultés diplomatiques seront encore plus sérieuses que celles de la guerre, d'autant plus qu'il paraît certain que la concorde ne brille pas au grand quartier général. N'y ayant jamais été, je ne vous parlerai pas des bruits qui circulent; mais il est avéré que M. Dubois

de Saligny est brouillé avec le commandant Billiard, chef de bureau politique, auquel, en plein bal, il aurait refusé de donner la main parce que ce dernier aurait dit que M. Dubois de Saligny et Almonte trahissaient par leurs manœuvres le général en chef.

Le général en chef qui sait depuis longtemps ce que vaut l'aune du Saligny aurait naturellement pris parti pour le commandant Billiard : de là un froid très prononcé entre lui et Saligny.

Quelle faute on a commise de laisser ici cet homme objet de l'animadversion générale !

Quant à Almonte, il n'est plus là que pour la forme. Le général en chef ne le voit plus, ce qui, comme bien vous pensez, le fait rager et intriguer de plus belle.

Si la première expédition du Mexique avait été indépendante, et n'avait pas eu lieu à la remorque d'Almonte et surtout de Dubois de Saligny, il est presque certain qu'elle aurait réussi.

En résumé, plus nous allons, et plus nous voyons les difficultés qui vont surgir de la politique.

Par contre, nous ne nous doutons pas des moyens de sortir d'ici d'une manière convenable.

Peut-être verrons-nous plus clair après la prise de Puebla qu'il nous tarde de commencer.

Je suis en parfaite santé et tout à fait en état de supporter les fatigues s'il nous en est réservé ; mais je ne crois pas qu'elles soient grandes. Quant à ma position, à mon état-major, elle est toujours bonne ; je suis très bien avec tout le monde, mais je ne fais partie d'aucune coterie, et mes actions n'ont pas, je crois, monté....

H. L.,

XVI

Sous Puebla, le 31 mars 1863.

En descendant de garde de tranchée, je viens d'apprendre que, par je ne sais quelle combinaison de convois, on fait partir un courrier ce soir à six heures. Je n'ai que quelques instants à vous donner, mais le principal pour vous est de savoir que je me porte bien, et que les boulets et les balles, selon leur louable habitude, m'ont respecté.

Nous sommes devant Puebla depuis le 18.

Nous avons fait un mouvement tournant superbe pour venir nous établir à l'ouest de Puebla, et nous mettre à cheval sur la route de Mexico. Ce mouvement parfaitement exécuté, avec beaucoup de peine, à cause du manque de routes, traversant de nombreux ravins, a beaucoup surpris les Mexicains. Ils n'ont pas eu l'audace de sortir dans les moments critiques où nous franchissions avec nos bagages ces immenses ravins, appelés *barrancas*.

Pour traverser ces ravins, nous étions obligés de quadrupler les attelages d'artillerie, et encore tous les hommes poussaient aux roues. Enfin, nous avons pris sans coup férir possession de Cerro de San-Juan, position très importante, longeant la route de Mexico, et dominant les premiers ouvrages de l'ennemi qui n'en sont distants que de 2,000 mètres.